

Une créature de rêve

Une créature de rêve. Aux yeux de Claude tout au moins. A dix-sept ans il n'en faut pas tant pour rêver. Sur le quai de la gare, direction de Paris, elle attendait l'arrivée du train, comme lui. Sans doute elle était parisienne. Sa mise, son attitude, on ne sait quoi de désinvolte, Claude ne pouvait s'y tromper. Et les deux valises posées près d'elle n'étaient pas des bagages de provinciale.

Quand le convoi s'arrêta, elle souleva l'une des valises. Il courut vers elle.

— Permettez-moi...

Elle remercia et monta dans le wagon. Il suivit le sillage de son parfum. Le compartiment où elle entra était vide. Il déposa les bagages sur une banquette.

— Dans ces gares de province, dit-elle, il n'y a jamais un porteur.

Il reconnut que le fait était regrettable, puis il s'en repen-
tit. Il aurait dû répondre qu'il s'en félicitait puisque l'absence de porteur lui avait permis de l'aider. Mais il y pensa trop tard.

Il s'était assis en face d'elle sans bien s'en rendre compte. Peut-être aurait-il fallu lui demander si elle l'y autorisait. Mais comment savoir ? Un manque d'égards risque de

déplaire. D'un autre côté trop de politesse frise le ridicule. Il se passerait au moins deux heures avant d'arriver et en deux heures on a bien le temps de faire connaissance. Il aurait été maladroit de se montrer empressé.

Le train était reparti. Craignant que des regards insistants ne soient importuns, Claude feignait de s'intéresser au paysage. Mais l'image de la Parisienne ne le quittait pas ; elle glissait sur les champs, passait sur les collines et, quand quelque détail s'en estompait, d'un coup d'œil furtif il déroba au modèle ce qui lui manquait pour en compléter le portrait. Ce visage lui rappelait celui d'une Vierge italienne qui, au centre d'une gravure pendue dans le bureau de son grand-père, lui avait naguère inspiré une passion d'une brûlante chasteté. Comme cette pieuse figure, la voyageuse semblait immatérielle quand le rayon de soleil qui l'auréolait disparaissait au passage d'un pont ou d'une haute futaie.

Qui était-elle ? Claude souhaitait qu'elle soit veuve ou divorcée. Mais, si jeune, c'était peu probable. Il ne pouvait savoir si elle portait une alliance : sa main gauche était gantée. Elle avait posé près d'elle un sac à main de velours noir marqué de ses initiales. La première lettre était un R et Claude tenta de deviner le prénom que cette lettre annonçait. Il énuméra ceux qui lui vinrent en tête comme il aurait essayé sur sa voisine la robe ou la parure qui lui conviendrait le mieux. Il écarta Raymonde qui paraissait trop simple, Rachel trop biblique, Roberte trop masculin et Rosalie quelque peu villageois. Mais Rosine s'épanouit soudain dans sa mémoire et il se hâta de cueillir ces syllabes dont la fraîcheur parfumée seyait si bien à celle qu'il baptisait Rosine elle serait pour lui jusqu'au jour où, lui révélant son prénom véritable, sa bouche lui livrerait le premier de ses secrets. Alors ils prendraient plaisir, elle et lui, à évoquer leur rencontre.

— Vous m'appeliez Rosine sans me connaître, dirait-elle. Je serai donc Rosine pour vous et pour vous seul.

Elle s'était mise à lire et rien ne permettait de croire qu'elle lui prêtât de l'attention. Mais n'était-ce pas là un jeu, le jeu qu'il jouait lui-même en feignant de ne pas s'occuper d'elle ? Quelle douceur il éprouvait à supposer qu'un jour elle lui en ferait l'aveu !

— Oui, je faisais semblant de lire et, moi aussi, je me demandais qui tu étais. Tout ce que je savais c'est que tu paraissais jeune, très jeune et que tu me plaisais.

Les choses allaient bien tant qu'il composait lui-même les demandes et réponses qu'il confiait à l'avenir mais la faire parler au présent était une autre affaire. Comme le train ralentissait, elle jeta un coup d'œil au-dehors, puis son regard croisa celui du garçon. Elle lui sourit et reprit sa lecture. Mais ce sourire avait été si pudique, si semblable à celui de la Vierge italienne qu'il se reprocha les songeries dont il venait d'être le jouet. Quelle folie ! Jamais elle ne le tutoierait. Jamais il n'aurait le droit de respirer l'effluve qu'exhalait le nom de Rosine. Pour se punir de sa hardiesse, il s'interdit de la regarder.

Cependant, alors qu'il baissait les yeux, il s'aperçut qu'elle se déchaussait discrètement. Un de ses pieds sortait peu à peu de l'étroit soulier qui l'enserrait et quand le bout de ce pied apparut hors de sa gaine, il fut fasciné par le chatouement du bas de soie dont les mailles montaient le long de la jambe. Il imaginait leur course transparente sous la robe qui la voilait et l'émotion qui grandit en lui le fit rougir.

Claude manquait d'expérience mais il avait lu quelques romans. Il se représentait ce qu'est un lit ouvert, des volets clos, une chevelure dénouée, des bras qui s'enlacent et à présent il ne pouvait s'interdire d'emprunter à ces tableaux

leur lumière et leur décor pour y animer l'ombre vivante de Rosine.

— Est-ce ainsi que je te verrai, ma colombe, dans cet abandon, cette tendre défaite, toi qui à cet instant te tiens si droite dans la simple armure de ton tailleur ?

Il lui avouerait un jour, entre deux baisers, à quels égarements l'avait conduit la vue de son pied déchaussé.

— Mauvais garçon ! s'exclamerait-elle. Tu avais l'air si sage et si froid dans ce train. Je me demandais même quand tu te déciderais à m'adresser la parole.

— Mais toi, de ton côté, tu ne te prêtas guère à des avances !

En effet, elle continuait de lire. Mais dès qu'elle poserait son livre, il se le jura, il engagerait la conversation et, en arrivant au bout de leur voyage, ils auraient le sentiment de se connaître depuis longtemps. Il l'accompagnerait jusqu'à sa porte mais il n'irait pas plus loin ce soir-là. Elle lui serait reconnaissante de lui témoigner autant de respect que de désir. Ce qu'il cherchait ce n'était pas la satisfaction d'une passade mais le grand amour qu'il n'avait pas encore rencontré. Et elle ?

— Tout comme moi ! Qui m'aurait dit que c'est un gamin comme toi qui me le ferait connaître ?

Sans doute il y aurait quelques difficultés : le lycée où il achevait ses études, ses parents chez qui il habitait, l'argent dont il était dépourvu. Mais est-ce que les héros de roman se laissent arrêter par de tels obstacles ?

— Nous verrons bien ! Il ne nous faut rien d'autre qu'une chambre sous un toit, un grenier céleste...

S'ils s'aimaient, tout était possible. L'amour fait des miracles et le premier miracle n'était-ce pas qu'ils se soient rencontrés, qu'elle ait pris le même train que lui, qu'elle ait été encombrée de deux valises, qu'elle n'ait pas trouvé

de porteur ? A cette pensée, il s'arrêta. Si elle n'avait pas trouvé de porteur, comment les valises, trop lourdes pour elle, étaient-elles arrivées sur le quai ? Sans doute on l'avait accompagnée. Qui ? Un homme, évidemment. Elle était venue de Paris pour le retrouver, pour retrouver son amant...

— Mais non, mon chéri, je te jure...

— Dis-moi la vérité. J'aime mieux la connaître tout de suite. Un mensonge détruirait toute la confiance que j'ai en toi.

— Réfléchis un peu. Si un homme m'avait accompagnée, il serait resté avec moi jusqu'au moment de mettre mes valises dans le train.

L'argument était irréfutable. Elle avait raison. Il admit qu'il était bête. Et, guéri de sa jalousie, il regarda avec amitié les deux valises grâce auxquelles il l'avait connue et qui oscillaient à chaque trépidation du train sur la banquette où Rosine continuait de lire. Au passage d'un aiguillage, le wagon trembla si fort et avec un tel grondement de catastrophe qu'il crut qu'elle allait être déchirée dans un amoncellement de métal.

— Comme tu es fragile, mon amour !

Ce corps précieux, rien d'autre ne le protège qu'une étoffe. Et il pense à tous les dangers, accidents, maladie, dont une vie est menacée. « Pense plutôt à tous les bonheurs qui nous sont promis », semblait-elle dire. Et, une fois encore, elle avait raison.

Elle posa son livre sur ses genoux. Le moment de lui parler était venu. Il ressentit l'émotion d'un acteur débutant au moment d'entrer en scène. En hâte il assembla quelques mots et il était prêt à prononcer le premier quand il vit la tête de Rosine s'incliner en arrière et ses yeux se fermer. Une esquisse de sourire éclairait son visage. Était-ce lui qu'elle voyait derrière ses paupières closes ? Ou faisait-elle

semblant de dormir, pensait-elle qu'il était bien sot de ne pas profiter de l'occasion pour s'approcher d'elle ? Mais si, au contraire, quelque autre image occupait sa rêverie, quelque caresse étrangère y répondait à ses vœux ?

A son tour il ferma les yeux, s'efforça de la rejoindre dans l'accord de leurs songes et bientôt elle lui apparut comme il se plaisait à l'imaginer : intime et complice, cœur et corps sans secret. Elle est auprès de lui, tenant sa main. Et rieuse sous la pluie du printemps et rose de froid dans les tourbillons de l'hiver et toute dorée par le soleil sur une plage qu'il ne connaît pas et vêtue de blanc dans un port où s'ouvrent des allées de coquillages. Sur le pont d'un bateau la sirène mugit. Comme une année passe vite auprès d'elle ! Le bateau va partir. Elle lâche sa main. Et la voilà qui pleure. Finie la belle aventure ! Il ne l'aime plus. Pourquoi ? Comment est-ce possible ? « Tu es la même pourtant, ma Rosine. » Elle murmure : « Je le savais bien. Je te l'avais dit. Rien ne dure. Rien ne peut durer. » Mais elle doit partir et lui reste. Il hait celui qu'il sera bientôt, celui qui va l'oublier. Il la voit s'éloigner. Un porteur a pris ses deux valises et elle disparaît dans la foule d'où monte une lourde rumeur, comme le bruit d'un train qui s'arrête.

Le train s'était arrêté dans une gare et Claude ouvrit les yeux. En face de lui, la Parisienne se regardait dans un miroir de poche et lissait sa coiffure. Quelques voyageurs étaient montés dans le wagon et défilaient dans le couloir. L'un d'eux, un grand diable vêtu de vert, ouvrit la porte de leur compartiment mais, voyant que la jeune femme n'était pas seule, il battit en retraite et passa. Claude poussa un soupir de soulagement assez fort pour que sa voisine le remarque. Elle sourit et il crut comprendre qu'elle aussi avait craint que leur tête-à-tête ne fût interrompu. Ravi, il se leva afin de refermer la porte.

C'est alors qu'il aperçut une silhouette sombre et plus menaçante que celle du diable vert : à quelques pas de lui, un contrôleur avait surgi et sa vue, d'un coup, dégrisa Claude. Il avait oublié qu'il se trouvait dans un wagon de première où, fasciné par la Parisienne, il l'avait suivie. Et si l'homme noir approchait, il ne pourrait lui montrer qu'un billet de seconde.

Que devait-il faire ? Se dresser, au nom de la passion, contre l'appareil des règlements et des lois ? Subir, sous des yeux aimés, l'affront d'une réprimande, l'humiliation d'un procès-verbal ? Il passa dans le couloir puis recula de wagon en wagon devant l'uniforme fatal et c'est ainsi que prit fin l'histoire de son premier amour.

Vous me direz que payer un supplément était chose facile et qu'à ce prix, il aurait pu rester auprès de sa Rosine. Sans doute, mais il est rare qu'un garçon de dix-sept ans soit riche et Claude était démuné d'argent. Vous me direz aussi qu'à l'arrivée du train, il aurait pu courir pour retrouver sur le quai de la gare celle qu'il aimait. C'est bien ce qu'il fit. Elle le récompensa d'un sourire. Encore un. Le dernier. Mais un porteur avait pris ses valises.